



G. f. 249

Sammelwerk 

Theol.

II. G. 25.

Theol.  
M. VII. 906

78  
S E R M O N

PRONONCÉ

*dans l'Eglise Françoisse du Werder*

A

L'OCCASION DE LA PAIX

ENTRE

LA PRUSSE ET LA RUSSIE

PAR

Mr. ACHARD

*Pasteur & Conseiller Ecclesiastique.*



---

à BERLIN  
chez G. J. DECKER, Imprimeur privilégié.  
M D C C L X I I

S E R M O N

PRONONCÉ

dans l'Eglise Française du Wurtemberg

L'OCCASION DE LA PAIX

ENTRÉ

LA PRUSSE ET LA RUSSIE

PAR

M. ACHARD

Evêque & Coadjuteur de Metz.



---

à BERLIN

chez G. J. DECKER, Imprimeur privilégié.

M D C C X I I



Chantez à l'Eternel un nouveau Cantique,  
car il a fait des choses merveilleuses.

Pf. XCVIII, v. 1.

---



S'il y a quelque exemple en  
matiere de sentimens, pro-  
pre à émouvoir, & à ré-  
chauffer des cœurs froids & languif-  
sans, c'est sans doute celui de David.  
Rien de plus vif, de plus animé, & de  
plus touchant que les mouvemens de  
reconnoissance qu'il fait éclater dans  
ses divins Cantiques. Avec quelle

A 2



ſenſibilité n'y parle-t-il pas des bienfaits de Dieu! quels magnifiques éloges, quelles descriptions inimitables n'y trouve-t-on pas de la bonté & de la miſéricorde de cet Etre ſuprême! Il n'y a que le cœur qui puiſſe parler comme parle ce ſaint homme.

Quoique l'on ne puiſſe pas dire au juſte, à quelle occaſion fut compoſé le Pſeume d'où mon Texte eſt tiré, il paroît cependant que le Pſalmiſte y invite les Iſraélites à célébrer quelque grande victoire, ou quelque grande délivrance, que Dieu avoit accordée à ſon Peuple; enſorte que rien n'eſt plus convenable aux heureuſes circonſtances où nous nous trouvons que la méditation des paroles que nous venons de vous lire, & qui nous fourniront matiere à deux principales réflexions. D'abord nous conſidérerons

ce que Dieu a fait pour nous. Après  
 quoi nous verrons quelle est la recon-  
 noissance que nous lui devons. C'est  
 le plan de mon Discours, & le fujer de  
 votre attention religieuse.

De toutes les perfections de Dieu,  
 sa bonté est sans contredit celle dont il  
 nous fait le plus souvent ressentir les  
 effets. Ah! qu'il est bien vrai que cette  
 bonté est d'âge en âge, de génération en  
 génération; & qu'elle ne s'est jamais laissée  
 sans témoignage envers les hommes! L'E-  
 ternel a fait pour nous, comme pour l'an-  
 cien Peuple, des choses merveilleuses.

A proprement parler, toutes les  
 choses que Dieu fait sont admirables,  
 parcequ'elles sont toutes faites selon  
 les loix & les vues de son infinie sa-  
 gesse, & qu'elles tendent toutes au plus  
 grand bien de ses Créatures. S'il y a  
 des événemens qui nous frappent



plus les uns que les autres, c'est, ou parcequ'ils nous semblent sortir du cours ordinaire des choses, ou parceque nous nous y trouvons plus sensiblement intéressés. Si l'esprit humain pouvoit embrasser tout le plan de la Providence, la suivre dans toutes ses voyes, & en particulier voir l'issue des choses, son admiration porteroit beaucoup moins sur les événemens, que sur le pouvoir & la sagesse infinie de celui qui les arrange. Pour bien juger de la conduite de Dieu, il faudroit voir l'ensemble de ses œuvres, & non quelques morceaux détachés.

La plûpart des hommes n'ont que des idées fort confuses du Gouvernement de la Providence. Ils s'imaginent que Dieu n'intervient dans ce qui nous regarde que pour faire quelque changement à son plan, suivant qu'il se



propose de favoriser les uns, & d'humilier les autres; à-peu-près comme un Ouvrier qui sur de nouvelles idées remet la main à son ouvrage, & lui donne une nouvelle forme.

Concevez mieux la chose, M.F. Ce n'est qu'après s'être fait un plan que l'Être suprême a créé le monde, & ce plan lui a d'abord présenté la suite de tous les événemens qui devoient en résulter. *Avant même que les montagnes fussent nées, & que la Terre reposât sur sa base,* il a vû tous les Siècles rouler sous ses yeux, & enfanter successivement toutes ces grandes révolutions qui nous étonnent. C'est dans ce plan que se trouvent tracés la destinée des Empires, le sort des combats, & celui de chaque mortel. Et la chose est facile à comprendre. Dieu ayant tout créé, tout combiné, & con-



noissant par cela même la force de chaque Etre, la place qu'il occupe dans le monde, & l'influence que tous ensemble ont les uns sur les autres, il s'ensuit bien clairement qu'il a dû prévoir tout ce qui en arriveroit. C'est ainsi qu'un Architecte voit, dans le seul plan qu'il s'est fait, l'édifice qu'il a dessein d'élever; ou qu'un Artiste, avant même que la machine qu'il construit soit achevée, vous dira tous les usages auxquels elle peut servir.

Il ne faut donc pas s'imaginer que *les choses merveilleuses de l'Eternel* consistent toujours dans l'interruption des Loix de la Nature, encore moins dans un changement que Dieu fasse dans son plan. *Le merveilleux* est dans la sagesse de celui qui conduit les événements, bien plus que dans la chose qui arrive, & qui suivant les circonstances ne pouvoit qu'arriver.

Que ces fortes d'événemens soient  
 appellés par distinction *des coups du Ciel*,  
 cela est juste: mais comme cette ex-  
 pression est dans la bouche de tout le  
 monde, & que peu de personnes y at-  
 tachent des idées claires & distinctes,  
 permettez-moi, M. F. de vous dire ici  
 en peu de mots ce que j'en pense.

Je crois donc que par *ces coups du*  
*Ciel* il faut entendre ces Directions  
 particulieres de la Providence où par  
 l'arrangement de certaines circonstan-  
 ces, connues de Dieu seul, & que toute  
 la prudence humaine ne pouvoit pré-  
 voir, elle produit des effets entièrement  
 contraires à ceux qu'on avoit lieu d'at-  
 tendre de l'état des choses, tel que nous  
 le connoissions. Ce ne sont pas des  
 miracles proprement dits, puisque ces  
 circonstances auxquelles nous ne nous  
 attendions point, & qui se trouvent



renfermées dans le plan de la Providence, ont dû naturellement produire les effets qui en ont résulté, enforte que si nous les avions sçues, nous aurions pû nous-mêmes prévoir ce qui en arriveroit. Si vous aviez sçu, par exemple, qu'une violente tempête dissiperoit cette formidable flotte; qu'à l'approche du combat un brouillard s'éleveroit, qui cacheroit à l'une des Armées la manœuvre de l'autre; que la maladie, ou la mort d'un Potentat dérangeroit tout le systême de ses Alliés; les événemens qui en ont été les suites, ne vous auroient nullement surpris. Mais ce sont là *de ces choses cachées qui*, comme le dit un Prophete, *ne sont que pour l'Eternel.*

Ces Directions particulieres, placées de distance à autre dans le plan de la Providence, semblent destinées à réveiller l'attention des hommes, & sur-



tout à faire sentir aux Grands de ce monde, qu'il y a un Etre infiniment élevé au-dessus d'eux, de qui ils dépendent, & dont ils doivent toujours implorer l'assistance, parcequ'il *n'est ni forcé, ni conseil qui puisse tenir contre lui.* Ce sont tout autant de voix qui nous crient à tous, Grands & Petits; *Prenez garde à ces choses! prenez garde que c'est moi l'Eternel qui les fais!*

Ces principes, bien loin de porter atteinte à la gloire de Dieu, ne servent au contraire qu'à la relever par les grandes idées qu'ils nous donnent de sa puissance, de sa sagesse, & de son infinie connoissance. Quoi de plus admirable en effet que cet Entendement, qui embrasse tout à la fois le passé, le présent, & l'avenir! Quoi de plus admirable que cette Sagesse, qui malgré la diversité infinie des Etres, les a si bien



liés & combinés qu'il n'y en a aucun, quelque petit, quelque vil & méprisable qu'il nous paroisse, qui ne concoure aux fins que Dieu s'est proposées, & ne serve à l'accomplissement de ses desseins! Quoi de plus admirable enfin que cette Puissance qui tient toutes les créatures comme enchaînées, & les fait mouvoir à ses ordres, *qui dissipe le conseil des nations, & met à néant les desseins des peuples!*

Vous les voyez, M. F. vous les éprouvez actuellement ces *choses merveilleuses de l'Eternel*; & ne les admireriez-vous pas dans l'heureuse Révolution par laquelle Dieu a fait connoître la délivrance qu'il nous réservoir, & a manifesté sa justice aux yeux des Nations? Ecoutez donc, goûtez & voyez combien l'Eternel a été bon envers nous.

Personne de nous n'ignore les tristes & fâcheuses conjonctures où nous



nous trouvions il n'y a que peu de tems, & les justes fujets que nous avions de craindre. Le Ciel, couvert des plus épais nuages, ne nous annonçoit qu'orage & désolation. Déjà le tonnerre grondoit sur nos têtes, & tout nous présageoit les plus funestes revers.

Après la perte de cette importante Place, qui malgré l'intrépidité & les sages mesures de son Commandant, avoit été forcée de se rendre, le chemin étoit ouvert à l'Ennemi, & il ne lui restoit plus que de foibles barrières à franchir. Déjà ses Troupes, comme un torrent rapide, s'étendoient de tout côté, & répandoient la consternation dans tous les lieux de leur passage.

Dans cette situation nous ne sentîmes que trop les dangers qui nous environnoient. Plusieurs même poussèrent la crainte jusqu'à désespérer du salut de l'Etat. Delà cette terreur, ces



perplexités, ces angoisses, ces déclamations tragiques, qui se communiquant de proche en proche, rendirent bientôt la consternation générale. De tout côté on ne voyoit que des visages tristes, on n'entendoit que des voix plaintives, on ne recevoit que des nouvelles propres à nous allarmer.

Rien de plus ordinaire à l'homme que de passer d'une extrémité à l'autre, de l'espérance à la crainte, d'une trop grande confiance à la pusillanimité. C'est ce qui arrive sur-tout à ceux qui s'arrêtant aux causes secondes, ne considèrent que les effets qu'elles ont coûtume de produire. Dès qu'une fois la frayeur les a saisis, ils ne voyent plus que ruines, pertes, & désastres; leur imagination troublée n'enfante plus que des monstres.

Il est vrai, FREDERIC nous restoit, & triomphoit en quelque sorte de ses



Ennemis par une *Défensive* qui formera peut-être l'époque la plus brillante de ses Campagnes; mais éloigné de sa Capitale, & environné de deux puissantes Armées, fort supérieures en nombre, il lui étoit impossible de venir à notre secours. Tel étoit notre état.

Mais vous Cieux écoutez, & toi Terre prête l'oreille! l'Eternel a fait des choses merveilleuses. Celui qui met un frein à la fureur des flots, & qui a dit à la mer; Tu étendras tes vagues jusque là, mais tu n'iras pas plus loin: celui qui ouvre & ferme le sépulcre, intervient tout d'un coup. Il appelle la Mort, & la Mort, volant à ses ordres, couche dans le tombeau une *Auguste Princesse*, qui surprise par les artifices de nos Ennemis, faisoit la guerre contre sa propre inclination, & alloit jusqu'à répandre des larmes sur les lauriers ensanglantés que cueilloient ses Généraux.



A cette Princeſſe ſuccede un Prince que ta bonne Providence, ô mon Dieu, ſemble n'avoir élevé ſur le trône que pour rendre enfin la paix à l'Europe. Prince plus ferme & plus éclairé, il n'a pas plutôt eu les rênes de l'Empire en mains, que par une magnanimité & une grandeur d'ame, dont l'Histoire nous fournit à peine quelque exemple, il a préféré, ſans héſiter, le titre de Pacificateur à celui de Conquérant, & a déclaré hautement que ſon unique but étoit d'arrêter, autant qu'il lui ſeroit poſſible, l'effuſion du ſang humain, & de donner du repos aux Peuples.

De pareils ſentimens ſont trop beaux & trop héroïques pour que je m'arrête à en relever le prix; ſentimens vrais, & dont ce Monarque a auſſi-tôt donné la preuve la plus éclatante, en reſtituant au Roi notre Souverain les Provinces que le fort des armes



armes avoit fait tomber entre les  
mains.

Il a plus fait, & pour rendre ses vues  
de paix plus efficaces, il s'est empressé  
de s'unir à un Héros dont il respectoit les  
malheurs, & qu'il admiroit également  
dans ses prospérités & dans ses revers.

Il y a entre les grandes ames une  
forte de sympathie qui malgré l'oppo-  
sition des conjonctures où elles se trou-  
vent, les rapproche, prêtes à s'unir dès  
qu'elles pourront lever la barriere qui  
les sépare. Et c'est ainsi que par une  
merveilleuse dispensation de la Provi-  
dence nous nous trouvons délivrés de  
la plus grande partie de nos craintes &  
de nos maux.

Une semblable révolution, une ré-  
volution qui arrive précisément dans le  
tems & les circonstances où nous en  
avons le plus besoin, une révolution qui  
fait perdre à la ligue, formée contre

B



nous, la principale force, qui confond toute la sagesse des sages de ce siècle, & dérange tous leurs projets, ne manifeste-t-elle pas aux yeux des nations la faveur du Tout-puissant?

Il ne falloit, je l'avoue, aucun effort de génie pour prévoir qu'un changement de Regne dans la puissante Monarchie à laquelle nous venons de nous réunir, en apporteroit beaucoup dans le train des affaires: mais qui est celui qui a sçû diriger ce changement? qui est celui qui en fixe l'heure & le moment? Il n'y a ici ni politique, ni intrigues de cabinet, ni bataille gagnée à quoi on puisse l'attribuer. Dieu seul, M. F. Dieu seul a tout fait.

Dans la premiere Guerre, où nos Troupes, franchissant tous les obstacles, remportoient victoire sur victoire, malgré le désavantage des lieux & la supériorité de l'ennemi, je n'étois point



ſurpris que ceux qui ne regardent qu'aux cauſes ſecondes, en rapportaſſent toute la gloire à l'habileté du Chef qui les commandoit, & à l'excellente diſcipline de ſes Soldats: mais à-préſent quel autre que celui qui commande à la Mort, & qui tient les cœurs des Rois en ſa main pour les incliner où il veut, a pû produire l'heureuſe révolution qui vient de ſe faire en notre faveur?

Loin de cette Chaire de vérité ce langage flatteur, qui ôte à Dieu ſa gloire pour la donner aux hommes. Perſonne, j'oſe le dire, n'admire plus que moi le Monarque qui nous gouverne; ſa fermeté, ſa conſtance, l'activité & les reſſources de ſon génie étonnent ſes Ennemis mêmes: mais je veux qu'on pût comprendre par là comment il s'eſt ſi long-tems & ſi glorieuſement ſoutenu contre des forces toujours ſupérieures aux ſiennes; il ne pouvoit,



ſans une direction particuliere de la Providence, que ſuccomber enfin. Ah! n'en doutons pas, & ne craignons point d'obſcurcir ſa gloire, en diſant que c'eſt Dieu qui l'a aimé, que c'eſt Dieu qui l'a ſauvé. Auſſi voyons-nous qu'il le reconnoit lui-même, puis-que ce n'eſt que par un ordre expreſ de ſa part que nos Eglifeſ ont rendu, & rendent encore aujourd'hui, en pluſieurs lieux, graces à l'Etre ſuprême de ſon infinie bonté.

Eh, quoi de plus juſte, (je paſſe ici à ma ſeconde Partie) que ces actions de graces auxquelles le Pſalmiſte nous exhorte! *Chantez à l'Eternel, nous dit-il, un nouveau Cantique, car il a fait des choſes merveilleuſes.*

Dans l'abondance des idées qui ſe préſentent à mon eſprit, & reſſerré, comme je le ſuis, par les bornes préſcrites à nos Diſcours, je n'inſiſterai pas



sur la justice de la reconnoissance. Elle est un devoir si naturel, si conforme à la raison, qu'en tout tems, & chez tous les Peuples, même les plus barbares, elle a été regardée comme une loi indispensable, & le vice opposé comme une flétrissure. Aussi personne ne veut passer pour ingrat, & ceux-là même qui le sont effectivement, font tous leurs efforts pour se justifier d'un pareil reproche. Mais si nous devons de la reconnoissance aux hommes qui nous font du bien, que ne devons-nous pas à Dieu? comment ne pas rendre graces au Maître du monde, qui daigne s'occuper du bonheur d'une petite créature, & qui ne cesse de répandre ses graces sur elle, malgré sa petitesse & son indignité! Comment ne pas célébrer la bonté de ce Dieu, sur-tout lorsqu'il nous délivre des plus grands dangers, & qu'il fait des choses



aussi merveilleuses que celles qu'il vient de faire en notre faveur!

Il y a ici graces sur graces, bénédictions sur bénédictions; les messagers de bonnes nouvelles se succedent les uns aux autres. Du sein des ténèbres qui nous enveloppoient, sortent de tout côté des rayons de lumiere, qui semblent former l'Aurore du grand jour où une Paix générale remplira tous nos vœux. L'Eternel, M. F. vient vous réjouir par l'espérance de ce que vous desirerez le plus; car qu'avez vous souhaité avec plus d'ardeur que la paix? & quel souhait plus raisonnable que celui-là?

C'est pendant la paix que l'on goûte les agrémens de la vie; que chacun, à Fabri des Loix & du Gouvernement, jouit sans crainte de ce qu'il possède; que le laboureur peut se promettre qu'un autre ne recueillira pas où il a



semé: C'est pendant la paix que les Arts & les Sciences fleurissent, que le Commerce & les Manufactures prospèrent, que les divers Etats, correspondant dans les uns avec les autres, se communiquent leurs richesses, & que se forment les établissemens les plus utiles. C'est pendant la paix enfin que le travail de l'ouvrier, & le négoce du marchand, n'étant point interrompus, amènent l'abondance, & par divers canaux la répandent sur tous les membres de la Société.

Que de maux au contraire la Guerre ne produit-elle pas! Quelque juste & quelque nécessaire que soit une guerre, elle entraîne toujours après soi bien des calamités. Le Commerce en est interrompu, les campagnes désolées, le prix des vivres excessivement augmenté, la licence gagne, les excès & les désordres se multiplient. Que de



vols & de brigandages, que de lieux consumés par les flammes, que d'honnêtes-gens exposés à toute l'insolence & à toute la brutalité du Soldat! que de familles totalement ruinées! Ce n'est pas tout; car quelle perte la Société ne fait-elle pas encore par la mort de cette multitude d'hommes qui périssent dans les combats? De combien d'excellens sujets de tout ordre n'est-elle pas privée?

Mon Dieu, l'horrible spectacle que nous présente le choc de deux Armées! Dans le combat l'homme n'a plus rien d'humain, il ne respire que sang & carnage, les cris les plus affreux, les objets les plus pitoyables ne le touchent point; environné de morts & de mourans, rien ne l'arrête; quelquefois il foule à ses pieds ses parens, ses meilleurs amis. Alors plus d'égards, plus de distinctions, les traits de la mort



volent de toute part, les têtes les plus respectables, Princes & Sujets, Généraux & Soldats, y font également exposés. *Mille*, pour me servir de l'expression du Psalmiste, *tombent d'un côté, & dix-mille de l'autre.*

Jugez après cela du coup d'œil qu'offre un champ de bataille. Ruisseaux de sang, morts & mourans, hommes & bêtes les uns sur les autres, membres épars, corps nuds & défigurés, cris & gémissemens des blessés, on ne voit qu'objets d'horreur & d'effroi, que ceux-là mêmes qui ont eu le plus de part à la désolation & au carnage, ne fauroient envisager de sang froid. Le deuil & la tristesse se répandent ensuite dans les familles; à l'effusion du sang succèdent des torrens de larmes. Ici le pere pleure ses enfans, là les enfans pleurent leur pere; l'ami regrette son ami, le protégé son protecteur, la pa-



trie les meilleurs sujets, & quelquefois même (idée qui me fait frémir) l'Etat pleure ses plus grands Princes.

Que de graces n'avons-nous donc pas à rendre à Dieu de ce qu'il lui a plû d'applanir les chemins de la paix, en nous unissant avec deux Princes, dont l'un marche à grands pas sur les traces de Pierre le Grand, & l'autre tient à la Famille Royale de Prusse par les liens les plus étroits.

*Chantons donc, M. F. chantons à l'Eternel un nouveau Cantique.* De nouveaux bienfaits exigent de notre part de nouvelles actions de graces. Sainte Maison, Temple de mon Dieu, vous avez souvent retenti du chant de nos hymnes & de nos louanges à l'occasion des Victoires du Roi; mais il ne s'agit aujourd'hui ni de combats, ni de victoires. L'Eternel parle de paix à son Peuple. De paix!... *Ah, qu'on*



*m'ouvre les portes du Sanctuaire, je veux y entrer, je veux y rendre mes vœux au Seigneur. C'est ici la porte du Seigneur, par laquelle les justes entrent. C'est ici où il a placé le pavillon de sa gloire, où je ferai fumer l'encens de mes louanges, & où ma voix, éclatant en actions de graces, je raconterai les merveilles de sa bonté, & toutes les délivrances qu'il m'a accordées. Vous tous qui êtes assemblés dans ce lieu saint, joignez vous à moi: Benissons tous ensemble l'Eternel, & n'oublions aucun de ses bienfaits!*

A vos actions de graces, M. F. il me semble vous entendre joindre vos prieres les plus ardentes pour le Roi; & je n'en suis pas surpris, puisque c'est des divers états où il s'est trouvé que font venues nos plus vives allarmes, ou nos plus vives joyes. O Dieu! nous te benissons de ce que tu l'as con-



servé, soutenu, garanti au milieu de tant de dangers, de fatigues, & de machinations de ses Ennemis. Donne enfin du repos à son ame, rends-le à son Peuple; afin que n'étant plus distrait par les soins du dehors, il s'occupe de ceux du dedans, & cherche une nouvelle gloire, gloire la plus solide & la plus durable, dans le bonheur de ses Sujets.

Je me représente d'avance la joye, les transports, les acclamations de ce bon Peuple, qui n'ayant pas vû son Souverain depuis plusieurs années, & ayant tremblé mille fois pour ses jours, courra en foule, & de toute part, pour l'accabler de ses bénédictions & de ses vœux. Cet empressement, ces courses précipitées, ces cris confus de la multitude, sur-tout ces larmes de joye que l'on voit répandre aux meilleurs citoyens doivent former le spectacle



le plus touchant pour un bon Prince. C'est l'entrée qui convient le mieux aux Rois Peres de leurs peuples. FREDERIC! on vous éléveroit sans doute des Arcs de triomphe, si vous le permettiez; mais jusqu'ici vous avez préféré les marques simples & naturelles de l'affection de vos sujets à toutes ces brillantes, mais vaines décorations qui affectent plus les yeux que le cœur.

O l'heureux jour que celui où délivrés de tous nos Ennemis, nous verrons ce Grand Prince rentrer dans sa Capitale, pour ne penser qu'à réparer nos pertes & à soulager les malheureux! *Pourquoi son char ne vient-il pas encore! Epée de l'Eternel, repose toi, rentre dans ton fourreau, & ne frappe plus!*



Attendons, M. F. l'Éternel achevera son œuvre; mais en attendant ne cessons point de le louer, & de le benir, & sur-tout ne négligeons aucun des moyens propres à nous attirer la continuation de ses faveurs. Rien de plus ordinaire à l'homme que de tourner ses yeux, & d'élever ses mains vers le Ciel, lorsqu'il est menacé ou délivré de quelque grand danger. Regardez ces voyageurs sur mer, dans le tems d'une violente tempête. L'un pousse des cris, l'autre se répand en larmes, tous ensemble font des vœux & des prières. L'orage passe. Ils en benissent à la vérité Dieu de tout leur cœur, mais arrivés au port, & à couvert du danger, leur zele s'éteint, les vœux s'oublient, la joye succede à la crainte, & encore quelle joye? une joye le plus souvent toute mondaine, & qui bien loin de tenir à la reconnoissance



que nous devons à Dieu, les plonge dans de nouveaux excès.

Qu'il n'en soit pas ainsi, M. F. de notre gratitude, & prenons bien garde que tous nos hymnes & nos cantiques, toutes nos louanges & actions de grâces ne peuvent être agréables à Dieu qu'autant qu'elles sont accompagnées de l'obéissance à ses Commandemens. La louange ne sied que dans la bouche des hommes droits. C'est de l'abondance du cœur que notre bouche doit parler; mais d'un cœur pénétré des bienfaits de l'Être Suprême, pénétré du regret de l'avoir si souvent offensé, & brulant de zèle & d'amour. Sans cela, que cette bouche se ferme & se taise! elle prend le nom de Dieu en vain, elle l'avilit, & le profane. Ou plutôt, Seigneur, ajoute à toutes les



graces que tu nous as faites celle de  
toucher tellement nos cœurs que dans  
la fuite notre plus grand desir soit de  
te plaire & de glorifier ton nom par  
nos œuvres! Amen!



154398

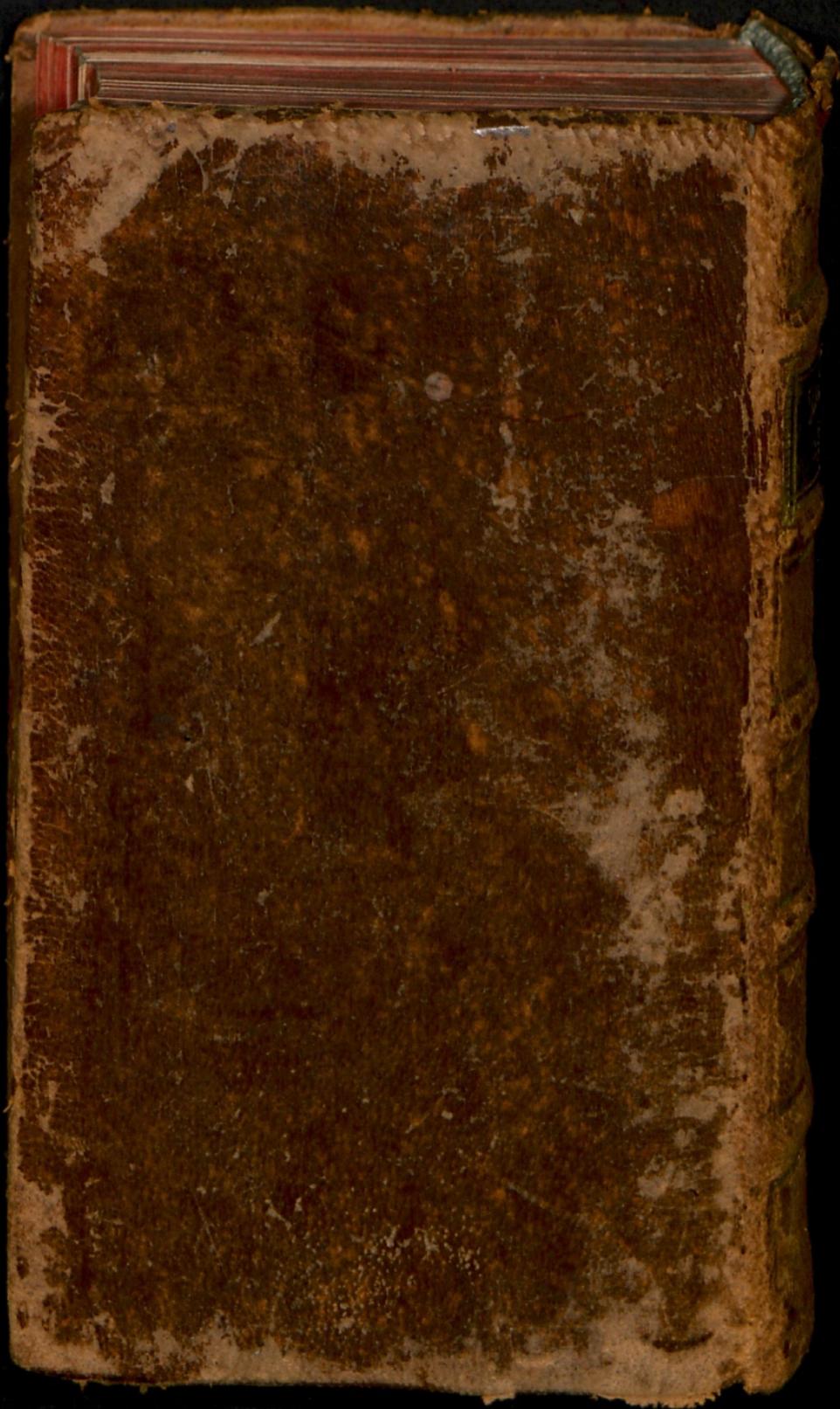
AB 154398

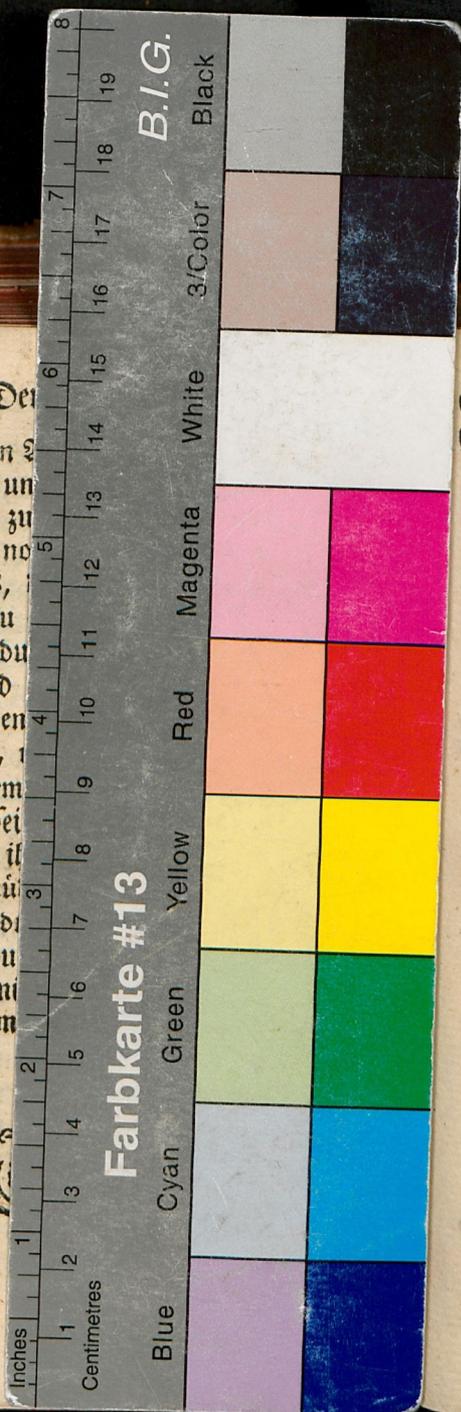
ULB Halle 3  
003 608 433



56







18  
S E R M O N

PRONONCÉ

*dans l'Eglise Françoise du Werder*

A

L'OCCASION DE LA PAIX

ENTRE

LA PRUSSE ET LA RUSSIE

PAR

Mr. ACHARD

*Pasteur & Conseiller Ecclesiastique.*



à BERLIN

chez G. J. DECKER, Imprimeur privilégié.

M D C C L X I L